

Deux événements importants et d'une portée nationale ont surtout marqué le cours de l'année 1872 en Canada. La ratification du Traité de Washington, par une majorité de 66, a prouvé que le Parlement Fédéral comprenait les grandes questions de droit international et était à la hauteur du noble sentiment qui avait engagé les deux grandes nations à le conclure : le sacrifice de quelques susceptibilités, de quelques intérêts mineurs pour assurer la paix et des relations amicales qui nous profiteront presque autant qu'à l'Angleterre. Au reste, comme nous l'avons démontré dans le temps, le sacrifice n'a pas été pour nous sans bonne compensation.

Le Bill du Pacifique Canadien, œuvre de Sir Georges E. Cartier, a reçu la sanction presque unanime de la Chambre Fédérale. Il n'est pas besoin de revenir aujourd'hui sur le mérite de cette mesure, qui, dans le temps, a été appréciée, ici et ailleurs, dans tous ses moindres détails. Les élections générales de l'été dernier, ont laissé le gouvernement aussi fort, sinon plus fort, qu'à la dernière session; il y a eu quelques pertes à Ontario et à Québec, mais elles sont largement compensées par les victoires remportées par le gouvernement dans les Provinces d'en bas.

En somme, pour le Canada, l'année a été bonne. Il y a eu de grands progrès de réalisés dans les faits et dans les idées. L'industrie et le commerce dans toutes leurs branches, la politique des chemins de fer ont fait un pas immense.

On sent partout que la Confédération a produit ses fruits. On distingue, au-dessus des petits tiraillements sectionnels, la vie nationale d'un grand peuple qui se prépare. On n'est plus à l'étroit comme dans l'ancien Canada. Nous n'attendons plus, comme autrefois, la vie et le progrès du côté de l'Angleterre ou des Etats-Unis. On comprend que nous sommes assez riches et assez nombreux pour songer à nous suffire à nous-mêmes. Encore un pas, et nous serons en état de ne plus rougir d'être Canadiens; M. Blake finira peut-être lui-même sans être déshonoré.

J. A. MOUSSEAU.

LES ECOLES DE COMMERCE AUX ETATS-UNIS.

Voilà certes un titre alléchant pour vos nombreux lecteurs de la classe commerciale. Que de plaintes au sujet de l'instruction distribuée à nos jeunes gens! Avez-vous jamais entendu un négociant entamer un entretien là-dessus? Quelle chaleur, quelle éloquence, quelle conviction! Comme il vous démontre que l'absence d'une bonne éducation commerciale est désastreuse en un grand nombre de cas; comme il vous met sous les yeux, avec clarté, avec évidence en quelque sorte, toutes les difficultés qui se rencontrent à chaque pas dans les relations d'affaires indispensables avec des personnes ignorantes, qui n'ont aucune notion exacte, ni théorie, ni pratique, du commerce tel qu'il doit être entendu.

J'ai là sous les yeux un petit article de la *Revue des Deux-Mondes*, sur les écoles de commerce qui existent aux Etats-Unis, et c'est de cet article que je vais vous entretenir.

L'idée dominante des Américains, dit l'auteur, est d'aller droit au but; leur *go ahead* n'aime pas à se préoccuper des théories, ils veulent voir le résultat; aussi sont-ils loin d'accorder à leur instruction le même temps que les Européens, et ces études abrégées doivent suppléer par de bonnes données pratiques aux études approfondies.

Ce problème n'est pas facile à résoudre, mais, en Amérique comme en Europe, l'instruction tend tous les jours à occuper un rang plus important; aussi depuis une dizaine d'années le programme des études n'est-il considérablement augmenté, et il faut d'une à deux années pour acquérir les rudiments d'une instruction commerciale.

Les Américains ont pour maxime qu'il faut enseigner aux enfants ce qu'ils pratiquent dans la vie. Dans les écoles publiques, qui sont fréquentées par la majorité des enfants, le passage d'une classe à la classe supérieure n'est autorisé que lorsque l'élève a passé des examens satisfaisants en arithmétique. Ainsi l'arithmétique est prise pour criterium; ce n'est pas qu'elle indique mieux que toute autre étude le degré d'intelligence des élèves, mais une bonne connaissance de l'arithmétique est plus appréciée des Américains. Les écoles de commerce ont dû tenir compte de cette opinion pour l'organisation de leurs cours.

Depuis une trentaine d'années que les écoles de commerce, *Business Colleges*, ont été introduites aux Etats-Unis, elles se sont beaucoup multipliées, et elles constituent aujourd'hui une branche très-importante des établissements spéciaux d'enseignement. L'instruction classique n'est pas tenue malheureusement en très-haute estime, par la raison que les personnes qui ont fait les plus grandes fortunes ne doivent pas leur succès à la supériorité littéraire. Les jeunes gens élevés dans un tel milieu ne tiennent pas aux diplômes; ils vont droit à l'apprentissage commercial, qui doit les conduire à la fortune, et ils fréquentent les écoles où ils peuvent se procurer en peu de temps les notions nécessaires pour leur faciliter l'exercice des professions lucratives.

Pour perfectionner cet enseignement, MM. Bryant et Stratton sont entrés en relation avec les institutions semblables qui existent dans les différentes villes de l'Union, et ils ont fondé des associations, formant ainsi *The International Business College Association*. Cette société ne comprend pas moins de quarante collèges dans les Etats-Unis et au Canada, de Portland à San-Francisco, et de Montréal à la Nouvelle-Orléans. Elle est *cooperative* quant à l'instruction, mais chaque collège ne dépend pour son existence que de lui-même. Plusieurs établissements reçoivent des subventions des Etats; dans ce cas, il y a des *trustees* ou fiduciaires nommés par l'Etat qui accorde la subvention; mais on peut dire que l'intervention de ces commissaires est le plus souvent une gêne pour les direc-

teurs intelligents et un obstacle aux améliorations dans le système d'enseignement.

Les études comprennent: la tenue des livres, le droit commercial, l'arithmétique, la correspondance, l'économie politique et l'administration civile. Dans la plupart de ces institutions les langues française, allemande et espagnole sont enseignées; il est regrettable de dire combien l'introduction de cette branche d'enseignement rencontre de difficultés. Cependant on ne se rebute pas, et l'on espère pouvoir entrer en relation avec les écoles de commerce en Europe. La correspondance joue un grand rôle dans les écoles américaines, le collège Packard de New-York, reçoit en moyenne, par jour, une centaine de lettres des collèges provinciaux. Ces lettres contiennent des expéditions de marchandises qui doivent être vendues soit au compte de l'expéditeur, soit au compte du consignataire, des ordres d'achat à exécuter, des comptes d'opérations commerciales accompagnés de lettres de change, billets à échéance, en un mot tous les détails qui entrent dans la correspondance commerciale de grandes maisons. Cet exercice permet de juger des progrès et des aptitudes des élèves, et il établit une saine émulation entre les jeunes gens des différentes écoles, tout en élargissant le cercle de leurs idées.

On ne peut donner une meilleure idée du caractère et de la portée des études qu'en résumant les opérations quotidiennes de l'école de New-York. Il y a cinq jours de classe par semaine, et les cours durent de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi. La moyenne des élèves est de 300. Les règlements sont sévères sous le rapport de l'exactitude. Tous les élèves sans distinction doivent prendre une leçon d'écriture d'au moins une heure; une très-grande importance est attachée à l'écriture par les maisons de commerce américaines, et l'école de New-York produit, sous ce rapport, d'excellents élèves; c'est une des causes de son succès.

L'école est divisée en deux classes, l'une pour la théorie, l'autre pour la pratique. Dans la première, toutes les opérations commerciales sont analysées et démontrées; on y enseigne le droit commercial et les langues vivantes. La seconde classe, où l'élève ne peut entrer qu'après six mois d'études, n'est autre chose qu'un monde d'affaires en miniature: elle est exclusivement consacrée à la pratique. L'élève commence comme un petit négociant, avec un capital fictif, dont il doit diriger tous les mouvements. Il y a une banque; on sait quels immenses avantages les Etats-Unis ont tiré de ces institutions. Or, dans cette banque, l'élève négocie ses emprunts, dépose ses recettes et entretient un compte-courant. Au terme de ses opérations simulées, il fait son inventaire, et il arrête ses écritures pour passer à une autre branche de commerce. Il se familiarise ainsi successivement avec les divers négoces. Il entre ensuite dans une maison de commission où il traite avec les manufacturiers, reçoit des marchandises de pays étrangers, les passe en douane, ce qui n'est pas une petite affaire, surtout à New-York; en un mot, il fait les affaires en grand, remplissant tous les rôles depuis la fonction de commis inférieur jusqu'à celle de chef d'établissement. Pendant le cours de ces dernières études, l'élève acquiert des idées générales sur la loi de l'offre et de la demande, sur la protection douanière, sur l'achat et la consommation, et étudie les grandes voies de communication, les frets, les opérations de banque dans tous leurs détails la tenue des livres, le maniement d'une caisse. Pour que son instruction soit complète, il faut qu'il soit en mesure de diriger chaque service et de remplir sans hésitation toutes les fonctions dans une maison de commerce ou de banque.

En un mot, cette école pratique est un monde d'affaires en miniature: chaque élève y déploie toute son énergie; il prend son rôle au sérieux, il calcule, il écrit, il parle comme un négociant expérimenté; il s'habitue à la dignité dans les relations, à la clarté de style, à la précision des combinaisons. Lorsque, sorti des bancs de l'école, il entre dans la vie réelle, rien n'est plus nouveau pour lui; il connaît les affaires et même les hommes, et il a acquis, tout jeune encore, une maturité de raisonnement qui lui permet de se diriger à coup sûr dans ce vaste monde commercial où il est appelé à vivre.

Ainsi s'explique le succès des écoles commerciales des Etats-Unis. Ces établissements, qui répondent aux intérêts de la nation américaine, se multiplient et se perfectionnent sans cesse. Ils étendent et améliorent leurs programmes. Chaque année voit augmenter le nombre de leurs élèves. Il est donc permis de les signaler comme des modèles à l'estime et à l'admiration des pays européens.

Et, au nôtre, donc? Car, il n'y a pas à se faire illusion, nous sommes, sous ce rapport, à cinq cents lieues en arrière de nos voisins. Les plaintes de ce négociant que je formulais en commençant, et que vous avez entendues comme moi, chers lecteurs, ne sont, hélas! que trop fondées. Oui, il est vrai de dire que les études auxquelles on se livre, dans sa jeunesse, ne sont pas propres à former des gens d'affaires, de vrais négociants, toujours sûrs d'eux-mêmes, toujours fermes d'esprit et de jugement, parce qu'ils savent, et parce qu'ils voient clair en toute chose. *L'Opinion Publique* l'a dit et répété déjà bien des fois, et elle se fait un devoir d'y revenir encore aujourd'hui, en pressant nos compatriotes de se mettre en mesure d'imiter nos voisins le plus tôt que nous pourrons.

L'éducation dispensée à la jeunesse dans nos collèges prépare des avocats qui sont longtemps sans causes, et des médecins qui végètent en attendant la clientèle. Car il y a tant d'avocats et tant de médecins, que plaideurs et malades, malgré toute la bonne volonté qu'on leur reconnaît, ne peuvent plus y suffire.

Ayons donc dans chaque ville une bonne école de commerce, où nos jeunes gens pourront, comme à New-York, pénétrer tous les petits secrets des affaires, avant de s'attacher au bureau ou au comptoir. Faisons cela, et nous verrons notre commerce se développer et grandir tous les jours.

U. S.

TABLEAU DES PERES DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DU VATICAN.—M. Desmarais, artiste photographe, vient de mettre en vente à ses ateliers, Quarré Chabouillez, en cette ville, ce Tableau qui contient une collection complète et authentique de tous les vénérables Prélats qui ont assisté au dernier Concile Œcuménique. Cette collection qui comprend 731 portraits rendus avec fidélité et une perfection étonnante, est en deux tableaux. Prix des deux, \$5.00.

M. Desmarais a encore quelques exemplaires du tableau contenant les photographies de tous les membres du clergé catholique du Diocèse de Montréal. Prix \$3.00. Ces deux collections précieuses devraient se trouver dans toutes les familles catholiques du pays.

3-47-1

AUX RICHES.

Riches, donnez à ceux que la misère
Amène au seuil de vos brillants palais.
Donnez: l'aumône est sœur de la prière,
Elle conduit à la Divine Paix.

Dieu lui-même, ici-bas, vous en donne l'exemple
En offrant chaque jour sur ses divins autels
L'aumône de son sang, nectar sacré du temple
Qui calme la douleur des malheureux mortels.

Oh! ne méprisez pas celui que l'infortune
Dans son caprice, hélas! retient dans les douleurs,
Que sa plainte jamais ne vous soit importune
Mais réveille un écho charitable en vos cœurs.

Riches, souvenez-vous que le Christ sur la terre
A visité le pauvre et partagé son pain;
N'allez pas, méprisant un si doux ministère
Sur lui faire tomber votre orgueilleux dédain!

Riches, donnez à ceux que la misère
Amène au seuil de vos brillants palais.
Donnez: l'aumône est sœur de la prière,
Elle conduit à la Divine Paix.

Ah! vous n'entendez pas, quand la valse enivrante
Entraîne le danseur dans ses gais tourbillons,
La prière qu'adresse une mère tremblante
Cachant un pauvre enfant sous ses affreux haillons.

Ni les sanglots amers de la vierge timide
Ni livrant pour de l'or aux bras du libertin
Qui chasse les vertus de son âme candide
Quand, joyeux, vous buvez l'ivresse du festin.

Le pauvre errant et nu qu'abandonne son frère
Est, devant Dieu, l'égal du puissant souverain;
Car, tous deux ont coûté les douleurs du Calvaire
Et la sanglante croix, salut du genre humain.

Que l'enfant, l'orphelin, et la femme qui pleure,
Que le vieillard blanchi par la neige des ans,
A vos foyers toujours trouvent une demeure
Pour réchauffer leur âme et leurs membres tremblants.

Et lorsqu'aura pour vous sonné l'heure dernière,
Qu'aux pieds de l'Eternel vous aurez comparu,
Votre âme y trouvera la puissante prière
Du pauvre qu'ici-bas vous aurez secouru.

ARTHUR GLOBENSKI.

Montréal, 7 Décembre 1872.

A TRAVERS MES LIVRES.

MILLIONNAIRES ET PROLÉTAIRES.—HYMNE A LA RICHESSE.

Les Anglais ne négligent rien pour se rendre un compte exact de leurs richesses. C'est chez eux que la grande et fructueuse science des statistiques a reçu le plus de développements. Ils ont des économistes qui furetent partout, dans tous les coins et recoins des différents ministères attribués au service public, et grâce aux données qu'ils recueillent, aux notions que leur fournit la perception de l'*Income tax*, ils en arrivent à pouvoir supputer fort approximativement le chiffre de la fortune individuelle aussi bien que de la richesse publique.

Il y a beaucoup de grandes fortunes en Angleterre. Sous le rapport des richesses, la mère-patrie est par excellence le pays des contrastes: l'extrême opulence à côté de l'extrême pauvreté.

Plus d'un membre de la Chambre des Lords possède un revenu de £300,000 par année. Une immense fortune à dépenser dans un laps de trois cent soixante-cinq jours. Près de \$5000 de notre argent à faire rouler par jour! Cela donne le vertige, rien que d'y songer.

Vous imaginez de suite une vie grandiose, un luxe aristocratique, des distractions sans nombre, des plaisirs dont la source ne tarit pas, toutes les jouissances de la vie, tous les bonheurs de ce monde, toutes les séductions d'une bourse toujours bien garnie, et presque inépuisable.

Vous vous représentez les nobles quartiers du West-End, à l'aspect monumental et solennel et dont la grandeur saisit l'étranger, comme le fait remarquer M. Hector Malot, dans ses lettres sur l'Angleterre, publiées en 1862. Vous voyez l'aristocratie établie dans ses palais aux environs de Hyde Park et de Regent Park,—là les rues sont larges, les squares bien ménagés, et le riche trouve réunies toutes les exigences du bien-être le plus difficile: l'air, la propreté, la verdure, etc.

Mais, voici le contraste. "Lorsqu'on prend le chemin de fer de Blackwell, presque en quittant Fenchurch, on traverse deux des quartiers les plus misérables de Londres, les plus infâmes, comme disent les Anglais; (ici un homme infâme est celui qui demeure n'importe où, porte des haillons et mange quand le hasard s'en mêle; et un homme respectable est celui qui se vêtit de drap, qui a un chez-lui et qui paie comptant.)

A gauche de la ligne est Whitechapel, à droite est Wapping. Comme la ligne est portée sur des arcades, on passe à la hauteur des derniers étages des maisons, toutes peu élevées dans ce quartier, et l'on domine les rues, les allées et les cours. Ce qu'on voit, lorsque le train ne va pas trop vite, est horrible. Les cours, qui sont plutôt des puits entre quatre murailles vertes d'humidité, sont encombrées d'immondices sans nom, de cloaques immondes où piétinent les enfants, les poules et les cochons. Au-dessus des rues, sur des ficelles et des perches, pendent des haillons sans couleur et sans forme qui arrêtent le soleil et laissent tomber des gouttes fétides. Aux fenêtres sont exposées des paillasses. Dans les rues grouille une population chétive, à peine vêtue de loques, pâle de faim, de privations de toute sorte et de vices."

J'espère que voilà bien défini et bien marqué ce contraste dont je parlais il y a un instant.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre est un pays de fortunes colossales. Tout récemment, il a pris fantaisie à quelqu'un de relever le nombre des Crésus morts dans la dernière décennie. Le